



Cette page et la suivante : Laurence Aégarter, *Photographic treatment* (c), PHT#131, 2016, Tirage sérigraphié au parfum de menthe poivrée (c) Laurence Aégarter



PORTRAIT ART

La chercheuse d'art

Artiste protéiforme, rigoureuse et malicieuse, **Laurence Aégarter**
à les honneurs d'un très beau livre et d'une expo
au Petit Palais. Portrait.

PAR DAMIEN AUREL

Laurence Aëgerter,
*Soleils couchants
sur la Seine à
Lavacourt, 2020.*
Tapisserie jacquard
en fils mixtes
dont mohair et
lurex, 260X1165
cm. (c) Laurence
Aëgerter

Confinement saison 2 obligeant, c'est sous forme de voix désincarnées que nous nous rencontrons, Laurence Aëgerter et moi, alors que quelques-unes de ses pièces sont disséminées dans le Petit Palais, dont elle a fait son terrain de jeu pour une expo personnelle. Et qu'un livre foisonnant et somptueux, lui-

même œuvre à part entière, embrasse, sans la fossiliser, la carrière à géométrie variable de l'artiste née en 1972. Privé d'image, je sollicite à plein régime mon imagination pour me représenter son atelier : j'y rêve cornues et éprouvettes, y fantasmé paillasses et carnets noircis d'observations. C'est qu'il y a chez Laurence Aëgerter autant

d'art que de science – non pas science tristement et froidement exacte (il y a de la légèreté chez elle, à des lieues de l'asepsie clinique), mais joyeusement, insatiablement, expérimentale.

Prendre un objet, et non pas un cobaye (elle y insiste, le respect, l'amour même de tout ce qu'elle manipule, sont des conditions *sine qua non*), par exemple un tableau de Van Dongen ou de Kandinsky lors d'une expo consacrée à l'art moderne à Amsterdam (*Hermitage, The Modernists*, 2011), une encyclopédie Larousse (*Encyclopédie à 180°*, 2007), ou encore le cahier de clichés qui accompagnait *Tristes Tropiques* (*Tristes Tropiques : illustrations hors texte*, 2011). Puis modifier les paramètres, déséquilibrer plus ou moins perceptiblement la composition du milieu, tenter d'inattendus marcottages. Placer un rideau ou une échelle devant les toiles de maîtres de la modernité, substituer à certaines vues de l'encyclopédie d'autres clichés, du même paysage, mais sous un autre point de vue, remettre en scène les photos brésiliennes de Lévi-Strauss avec les habitants d'un village néerlandais. Et, bien entendu, consigner les résultats de l'expérience, en garder trace, sous forme de livres d'artistes, de séries de photos...

Larousse et Perec

Mais chez elle si l'art est une science, c'est une science du vivant. Qui remonte sans doute



à ses origines : « Le goût de l'objet ancien doit être transmis dans les gènes [elle étouffe un rire]. Je suis très sensible à tout ce qui a vécu, j'aime bien les objets qui sont remplis d'histoire et dont on peut penser qu'ils sont passés de main en main. » Il faut dire que depuis trois générations, du côté paternel, on est antiquaire, ou, comme elle le dit joliment « passeur d'objets ». Peu de livres chez elle, à Marseille – ce sont moins des intellectuels que des « intuitifs » dans la famille – mais, en bonne place sur ses étagères d'ado, l'encyclopédie Larousse de 1972, qui donnera l'*Encyclopédie à 180°*, mais aussi, de 1976 cette fois, un *Catalogue du Musée du Louvre*, que Laurence Aëgarter, qui se décrit volontiers comme « espiègle », reproduira en 2009 en y introduisant, comme des parasites inoffensifs mais troublants, des vues d'œuvres où figurent des visiteurs.

Mais les livres ne fournissent pas seulement un matériau à l'artiste, ils sont aussi des « portes » comme elle dirait (elle affectionne le terme) qui ont ouvert sur une communauté bien particulière de chercheurs, sur ces savants fous, mais d'une folie douce, de la littérature que sont les Oulipiens : « j'ai adoré, vers dix-sept dix-huit ans, Queneau et l'Oulipo. J'ai découvert l'Oulipo, je crois, grâce au Centre international de poésie de Marseille. » Ce qui débouchera, en bonne logique, entre vingt et vingt-cinq sur la lecture passionnée de Perec, qui demeure, « pour sa simplicité », son sens du « jeu très précis, du puzzle, des choses qu'on cache, révélées ou non », un de ses deux auteurs de chevet. Le second étant Clément Rosset, à qui elle revient aussi comme à une source inépuisable.

Ganax et cathédrales

Jeune étudiante à Aix-en-Provence, elle l'avoue sans fard : elle s'ennuie. Aussi prend-elle la direction d'Amsterdam, mais il ne s'agit pas seulement de réchauffer une vie un tantinet atone au contact de cette liberté et de ce « pragmatisme » des Pays-Bas qui ont séduit Laurence Aëgarter, qui se partage aujourd'hui entre ces derniers et la France. L'enjeu est aussi, très littéralement, scientifique : une thèse sur le trompe-l'œil dans la peinture hollandaise du XVIIe siècle. La peinture hollandaise ressurgit, par exemple en 2018, avec *Elasticity of Presence*, un travail autour d'un

couple portraituré par Frans Hals. Mais plus qu'un tropisme pictural pour une manière, un siècle et pays, ce qu'elle paraît retenir c'est le bonheur des archives : « j'ai adoré faire de l'histoire de l'art, j'aimais beaucoup toutes ces archives. J'aime chercher, j'aime découvrir, j'aime apprendre. » D'où aussi cet attrait pour les articles scientifiques « dont je ne comprends parfois que le quart », d'où aussi le bel éloge qu'elle fait de Dick Swaab, le neurobiologiste, « quelqu'un qui sait ouvrir les portes à d'autres pratiques ».

Si le compas de la curiosité de Laurence Aëgarter est ouvert au maximum, ce n'est pas synonyme d'éparpillement. Tout bon chercheur fait sien le précepte de l'Évangile et persévère jusqu'à la fin, et Laurence Aëgarter aime suivre un sillon, creuser une série. Ainsi *Cathédrales*, en 2014, qui enregistre, minute après minute, la croissance de l'ombre et la rétraction du soleil sur une photo de la cathédrale de Bourges, en double page dans un livre des années cinquante. Plus tard, il y aura une autre série, *Cathédrales hermétiques*, qui joue avec une encre thermoréactive. Monet et ses cathédrales ne sont pas loin et, en 2020, pour l'exposition au Petit Palais, la tapisserie *Soleils couchants sur la Seine à Lavacourt* est une variation sur *Soleil couchant sur la Seine à Lavacourt*, au singulier et du maître de Giverny. De Monet, « père de l'art moderne, bien avant Duchamp », elle aime une certaine légèreté : « pas besoin d'avoir étudié l'histoire de l'art pour ressentir quelque chose de très fort. »

C'est que cet art de la recherche, cet art comme recherche ne se déploie pas dans l'air raréfié des élites, mais est ouvert à tous, doit nous toucher tous. Rien d'étonnant alors si elle cite Sophie Calle qui l'a beaucoup « impressionnée », parce qu'elle « donne la parole aux autres, par des citations, des textes ». Rien d'étonnant non plus si *Photographic Treatment* © (2017) est un livre d'artiste conçu après deux ans de travail avec des patients souffrant de démence sénile ou d'Alzheimer, et dont le maniement doit avoir des conséquences positives sur la santé. « Le défi, c'était de faire une œuvre qui soit autonome artistiquement mais qui ait une vraie fonctionnalité, et pas une fonctionnalité d'opérette. » De l'art comme science appliquée...

LAURENCE AËGARTER.
ICI MIEUX QU'EN FACE
monographie sous la
direction de Fannie Escoulen,
Actes Sud, 256 p., 42 €



ICI MIEUX QU'EN FACE
Exposition Laurence
Aëgarter, Petit Palais,
jusqu'au 17 janvier

